

Faut-il croire à Geoffroy de Monmouth ?
Notes sur la réception de l'*Historia regum Britannie*
au XVI^e siècle (1508-1579)

Should we believe Geoffrey of Monmouth? Notes on the reception
of the *Historia regum Britannie* in the 16th century (1508-1579)

Francesco Montorsi
(Université de Zürich)

Don Quichotte considère les chevaliers bretons comme des personnages historiques, dont il faut imiter les hauts faits. Au berger qui lui demande ce que veut dire être un chevalier errant, le célèbre Hidalgo répond ceci :

Vous n'avez donc pas lu, messieurs, les annales et les histoires d'Angleterre où l'on traite des fameux exploits du roi Arthur que, dans notre langue castillane, nous appelons communément le roi Artus ? (Cervantès, 2001 : 481)

Cette citation invite le lecteur à approfondir le problème historiographique suggéré par l'ironie cervantine. Quel rôle l'érudition du début du XVII^e attribue-t-elle au prince des Bretons ? Est-ce que ce siècle croit encore à l'historicité du roi Arthur, ou bien la Renaissance l'avait-elle désormais relégué au rang de légende, comme elle l'avait fait avec d'autres matériaux fabuleux, le mythe de l'origine troyenne des Francs par exemple (Huppert, 1965 ; Asher, 1969 ; Beaune, 1985 : 26-28) ?

Pour répondre à cette question, il faut se tourner vers la réception du texte qui constitue le fondement de la croyance dans Arthur, l'*Historia regum Britannie* de Geoffroy de Monmouth, « tissu de mensonges » selon certains, mais tenu en haute estime pendant tout le Moyen Âge. En prenant comme laps de temps le XVI^e siècle, nous étudierons la transmission de l'œuvre, ses

adaptations, ainsi que les critiques dont il a fait l'objet ou les emplois qui en ont été faits. La partie arthurienne ne composant qu'une section de l'*Historia regum Britannie*, la crédibilité ou l'in vraisemblance de ce texte se joue parfois sur la base d'épisodes tirés d'autres moments de l'histoire anglaise, ainsi la fondation mythique de la Grande Bretagne par le troyen Brutus ou les siècles de l'occupation romaine.

L'analyse que nous proposons – qui n'a pu s'appuyer que sur de rares contributions précédentes – se focalise sur le contexte français, en particulier entre 1508, année de l'*editio princeps* de l'*Historia regum Britannie*, et 1579, celle de la parution des *Annales de France* par François de Belleforest. Son but est d'esquisser un panorama de la réception galfridienne en relevant d'abord les principaux épisodes de continuité dans la transmission de l'ouvrage et ensuite les critiques, en particulier humanistes, qui ont œuvré en France et en Europe pour contester la tradition de pseudo-historicité du texte. Les quelques portraits d'hommes de lettres que nous dressons – ceux d'Yves Cavellat, Alain Bouchart, Jean de Bourdigné, Flavio Biondo, Polydore Vergile, Charles Du Moulin, François de Belleforest – serviront de jalons, on l'espère, pour construire cette synthèse sur la réception moderne de Geoffroy de Monmouth qui nous fait défaut.

La tradition médiévale et le xv^e siècle

Composée par le clerc gallois Geoffroy de Monmouth vers 1135, l'*Historia regum Britannie* raconte l'histoire de la Bretagne depuis l'arrivée de son fondateur Brutus le petit-fils d'Énée jusqu'au VII^e siècle. Tout en puisant dans les ouvrages latins précédents – ceux de Nennius, Bède ou Gildas – Geoffroy s'adonne à des affabulations. Celles-ci servent entre autres à doter la monarchie anglaise d'un ancrage légendaire et de modèles historiques comparables à ceux d'autres nations, en particulier la France. Dans le prologue, Geoffroy déplore l'absence d'informations sur deux pans de la Grande Bretagne, les monarques du passé préchrétien et un roi digne de renommée éternelle : Arthur. L'imagination du Gallois s'exerce avec bonheur dans la construction de ce dernier personnage – jusqu'alors objet d'allusions rapides – auquel est dédiée la partie la plus volumineuse de l'œuvre. Sous sa plume, le roi Arthur devient un conquérant invincible dont on ne relate pas seulement les luttes contre les envahisseurs saxons mais aussi les conquêtes en Europe, y compris celle des Gaules contre les troupes romaines. Pour enraciner son pays dans ces temps ancestraux qui légitiment le pouvoir des nations, Geoffroy élabore longuement le personnage du fondateur mythique de la Grande Bretagne, le troyen Brutus, petit-fils d'Énée. Celui-ci avait certes déjà été inventé par la tradition, mais le clerc médiéval lui attribue de nombreuses péripéties inédites. Entre Brutus et Arthur, l'imagination fertile de Geoffroy ne reste pas au repos. Au contraire, elle va jusqu'à inventer des biographies à des hommes de la Rome antique dont les trajectoires croisent l'histoire de la Grande Bretagne. Des personnages aussi connus que César et les empereurs Sévère, Caracalla, Constance et Constantin sont affublés d'une nouvelle vie, dans laquelle une place de choix est jouée par l'Angleterre.

Aussi incroyables qu'elles puissent sembler, ces incongruités n'ont pas empêché toute une époque de recevoir Geoffroy de Monmouth comme une autorité. Dans les études sur l'*Historia* on a coutume de signaler pour le XII^e siècle deux manifestations de scepticisme à l'égard du clerc gallois. Les chercheurs ont néanmoins montré l'ambivalence des affirmations critiques de l'un des

auteurs, Giraud de Barri (Crick, 1999), qui à d'autres moments contribue à diffuser le récit de Geoffroy. Il reste une célèbre prise de position de Guillaume de Newburgh qui dans son *Historia regum anglicarum*, composée à l'extrême fin du XII^e siècle, accuse Geoffroy d'avoir écrit des inventions ridicules sur les Bretons (William of Newburgh, 1988 : I, 28).

Il n'en reste pas moins que l'ouvrage de Geoffroy a été rapidement reçu comme un texte digne de foi (Fletcher, 1906 ; Damian-Grint et Le Saux, 2006 : 93 ; Putter, 2011) – une crédibilité qui, sur le sol anglais, a été étayée par d'heureuses trouvailles, comme le tombeau d'Arthur exhumé à l'abbaye de Glastonbury au début des années 1190 déjà (Giraldus Cambrensis, 1861-1891 : VIII, 128-129 ; Carley 2001). La réception de l'ouvrage a été fulgurante. Quelques années seulement après y avoir mis le point final, Geoffroy de Monmouth voyait son œuvre réutilisée par plusieurs historiens et traduite en différentes langues. De témoin en témoin elle s'est propagée à un rythme soutenu. Avec plus de deux cent vingt copies manuscrites (Crick, 1989 ; Tahkokallio 2015b), l'ouvrage aura été le livre profane en médiolatin le plus lu au Moyen Âge, en plus d'être l'un des textes d'histoire – toutes catégories confondues – les plus populaires (Tilliette, 1996 : 218 ; Guenée, 1980 : 271). Le contenu de l'œuvre s'est disséminé, du XII^e jusqu'au XVI^e siècle, dans un nombre incalculable de chroniques vernaculaires et latines, y compris dans des autorités telles que le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais et le *Chronicon* de Martin Polonus. En raison de son succès hors norme, tout comme de l'ampleur inégalée de ses vues historiques, tout historien d'Angleterre a été en quelque sorte obligé de recourir à l'*Historia regum Britannie*. Bien que des points particuliers, ainsi certaines aventures du roi Arthur, soient occasionnellement signalés comme improbables ou soient omis dans la narration, une solide *fides* demeure attachée à l'ouvrage.

Après l'Angleterre, la France est le pays qui a offert le plus bel accueil à l'œuvre de Geoffroy. Ici, au XIII^e siècle l'intrigue de l'*Historia* est reprise dans plusieurs chroniques et ouvrages poétiques d'expression latine (Tahkokallio 2015a). Les transpositions en langue d'oïl ne manquent pas. Si l'on inclut les versions partielles ou mutilées, sont connues à ce jour une douzaine de versions en vers (Barbieri 2015 : 141-142)¹ et une dizaine en prose (Veysseyre 2003 ; Damian-Grint et Le Saux, 2006 ; Montorsi sous presse). Le XV^e siècle a été une période féconde dans ce genre de travaux. Nous pouvons citer ces deux traductions que sont le *Roman de Brut* de Jean Wauquelin en 1444-1445 (Veysseyre, 2003 : IV et V, 343-418)² et les *Croniques des Bretons* anonyme (premier quart du XV^e siècle ; Veysseyre, 2003 : III et V, 107-341), cette dernière ayant été intégrée par Jean de Wavrin dans son *Recueil des croniques et anchiennes istoires de la Grant Bretaigne* (1446).³ Comme l'illustre ce dernier cas, le texte de Geoffroy de Monmouth a été souvent traduit comme morceau de plus vastes ouvrages. Ainsi, les chapitres 6 à 30 de l'*Historia* se trouvent dans ce qu'on appelle parfois la quatrième rédaction de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* transmise par deux manuscrits du XV^e siècle (Trachsler, 2015), un résumé se lit dans la chronique universelle *La Bouquechardière*

1. Barbieri (2015) signale 12 textes dont une version des *Prophetiae*. Plusieurs de ceux-ci proviennent d'Angleterre. Ils sont le plus souvent dans un état fragmentaire. On complétera la liste en ajoutant que la *Chronique anglo-normande* de Pierre de Langtoft (fin XIII-début XIV^e siècle) s'ouvre par une traduction versifiée de l'*Historia*.

2. Le *Roman de Brut* de Jean Wauquelin se lit dans la thèse de G. Veysseyre (2003), inédite pour cette partie. L'ouvrage est conservé dans deux manuscrits (Londres, British Library, Lansdowne 214 et Bruxelles, Bibliothèque Royale, 10415-10416).

3. Les *Croniques des Bretons* sont conservées dans quatre manuscrits (BnF, fr. 2806, BnF, fr. 5621, BnF, fr. 16939, et Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 871), Le texte se lit grâce à l'édition du *Recueil* de Wavrin qui le contient en son sein (Wavrin, 1864-1891). L'ouvrage de Wavrin, qui retrace l'histoire de la Grande Bretagne depuis ses origines jusqu'aux temps présents, nous a été transmis par plus de vingt manuscrits (Visser-Fuchs, 2001).

de Jean de Courcy⁴ (vers 1416 ; Veyseyre, 2003, 1 : 19-21), et une adaptation dans le *Traictié des Neuf Preux* de Sébastien Mamerot (1460-1468 ; Salamon, 2011 ; Trachsler, 1996). Enfin, Pierre le Baud écrit au plus tard en 1480 les *Cronicques et histoires des Bretons* (Le Baud, 2018),⁵ première histoire de la Bretagne en français qui nous ait été conservée, où il suit Geoffroy de Monmouth depuis la descendance d'Énée jusqu'à la mort du roi Arthur en Grande Bretagne. Ces quelques brèves notes sur la période qui précède l'objet d'analyse suffisent à montrer combien l'*Historia regum Britannie* a été l'un des ouvrages les plus adaptés du Moyen Âge français. Il serait difficile de trouver un texte à qui on ait fait autant de fois l'honneur de la traduction.

Adaptations et éditions de l'*Historia* au premier xvi^e siècle

À regarder les signes tangibles de la réception de Geoffroy de Monmouth, il semblerait que les premières décennies du xvi^e siècle soient marquées par le sceau de la continuité. En effet, l'*Historia regum* poursuit sa tradition, désormais séculaire, d'adaptations vernaculaires. Par ailleurs, l'imprimerie française est à l'origine de l'*editio princeps* de l'*Historia*, qui n'a pas lieu en Angleterre mais bien en France. Le texte du clerc médiéval paraît à Paris en 1508, sous le titre inédit de *Britannie utriusque regum principum origo, gesta insignia ab Galfrido Monemutensi ex antiquissimis Britannici sermonis monumentis in latinum sermonem traducta* (Renouard 1908, 2 : 460-462). Élément insuffisamment connu de la diffusion de l'œuvre galfridienne, cette édition mérite qu'on s'y arrête. L'instigateur de l'entreprise n'est pas son imprimeur le Gantois Josse Bade – commentateur des classiques latins et éditeur d'Érasme et de Budé – mais un autre personnage, beaucoup plus obscur. Comme le sous-titre du livre l'indique le texte a été publié par les soins et aux frais de maître Yves Cavellat⁶ (*ab [Jodoco Badio] Ascensio cura et impendio magistri Ivonis Cavellati in lucem edita*). Connu par ailleurs pour sa participation à un *Lexicon graeco-latinum* en 1512, Cavellat fait partie en 1508 du collège de Cornouaille,⁷ institution destinée à subvenir aux besoins des écoliers du diocèse de Cornouaille qui suivaient un cursus à l'Université de Paris (Couffon, 1940). Dans un texte liminaire, épître introductive destinée à un certain Hervé Kaerquiffinennus (*Ivo Cavellatus Herveo Kaerquiffinenco S.D.*), il raconte les circonstances à l'origine de son édition : désireux d'avoir des renseignements sur les origines troyennes de la Grande Bretagne, il était en train de chercher des livres dans la bibliothèque de son collège, lorsqu'il est tombé sur un petit manuscrit horrible d'aspect et abîmé par la moisissure et la crasse (*situ et pedore squalentem atque horridum*). L'ouvrage était intitulé *Historia regum Britannie* et contenait ce que Cavellat avait depuis longtemps cherché (*quod diu desideraveram continentem*). Frustré par l'état d'un texte à peine

4. On compte 34 témoins de la *Bouquechardière* (De Chancel, 1987). Le texte est actuellement l'objet d'un projet d'édition sous la direction de Catherine Gaullier-Bougassas.

5. L'ouvrage est demeuré manuscrit jusqu'au xvii^e siècle. Deux copies de la première version sont conservées (Paris, BnF, fr. 8266 et Angers, Bibliothèque municipale, 941). Représentée par un seul témoin (Londres, British Library, Harley 4371), une version remaniée est remise à la duchesse Anne en 1505.

6. Ici et *passim* c'est nous qui traduisons.

7. Nous savons fort peu de choses sur Cavellat. Dans l'épître introductive de l'édition il signe « Ex collegio nostro Corrisopitensi » (l'adjectif *corrisopitensis* peut vouloir dire « de Cornouaille » ou « de Quimper », ce qui a induit en erreur plusieurs critiques). On en a déduit que Cavellat était professeur au collège de Cornouaille.

compréhensible (*ut vix ipsum quispiam intelligere quiverit*), le Breton se met à la recherche d'autres témoins dans de nombreuses bibliothèques de l'université parisienne (*per multas huius gymnasii parrhisiensis discurrens bibliothecas*). Sa quête n'est pas sans porter des fruits, puisqu'il trouve trois autres manuscrits, l'un dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, l'autre chez l'abbé de ce même monastère – qui se l'était fait copier pour lui-même et le tenait en haute estime (*quem pro se ipso scribi fecerat magnoque conservabat cultu*) – et un troisième dans la bibliothèque des Carmes.⁸ Ayant comparé les manuscrits, il s'aperçoit que de nombreuses divergences séparent les témoins, raison pour laquelle il se rend auprès de Josse Bade pour lui demander son avis en le priant, si le texte le choque par sa rudesse et son inculture (*si aliqua scabra nimis atque inculta in dicta historia offendat*), d'envoyer ses corrections, sans rien omettre ni ajouter.

La lettre de Cavellat à Hervé Kaerquiffinennus est suivie de nombreux éléments paratextuels. D'abord un sizain de Cavellat à Josse Bade, avec une réplique de Bade. Dans celle-ci, l'imprimeur dit avoir envoyé par le monde, à la connaissance des savants, cet écrit sur les gestes des Anciens, maintenant multiplié par ses presses (*atque ea [i.e. veterum documenta virorum] doctorum mittenda sub ora per orbem / Curavi praelo multiplicata meo*). À la suite il célèbre les vers, dignes des poèmes antiques, d'un jeune homme, dont le précepteur est Cavellat lui-même. En effet, après un autre sizain où Cavellat s'adresse à son édition, se trouve un poème d'Alanus Aureus, élève de l'humaniste. Dans celui-ci, Alain Doré – si telle est bien la translittération vernaculaire de son nom latin – se tourne vers Alain Bonescat (Alanum Bonnezgatum), jurisconsulte et chanoine de Poitiers, et lui résume en vers latins le contenu de l'ouvrage. Suivent une lettre de Doré à son précepteur Cavellat avec des considérations sur la nature du texte de Geoffroy, un sizain d'envoi du même Doré à un certain Henricus Talecus, et enfin un autre sizain où l'éditeur Cavellat s'adresse directement au lecteur.

Ces éléments de paratexte nous donnent à voir un réseau de relations entre patriotes bretons. Avant d'explorer ce noyau d'amitiés, il est utile de rappeler les raisons qui expliquent le remploi à des fins de propagande de l'ouvrage de Monmouth par des érudits bretons. L'ouvrage de Geoffroy avait consacré des pages importantes à la Bretagne continentale. Selon le clerc gallois, la péninsule armoricaine avait été colonisée vers la fin du quatrième siècle par des habitants des îles anglaises suivant le sénateur Maxime. Celui-ci avait fait de leur chef Conan le premier roi d'Armorique. Cette histoire – dont on ne trouvera pas de précédent dans la littérature antérieure – pouvait servir à défendre le prestige national, ce qui arrive en effet à plusieurs reprises à partir du xv^e siècle (Rigoulot, 1991).

Si l'on revient à nos hommes, le maître d'œuvre de l'édition est Yves Cavellat, membre du collège de Cornouaille. Quatre des destinataires et auteurs des paratextes sont également bretons. Dans son épître introductive à Hervé Kaerquiffinennus, Cavellat lui explique qu'il est parti à la recherche du livre de Geoffroy parce qu'il voulait s'enquérir de l'origine troyenne avancée par leurs propres ancêtres (*maioribus nostris*). Comme la désignation Kaerquiffinennus l'indique, Hervé – prénom typiquement breton – provenait possiblement de Kerguiffin, au sud de Quimper, près

8. Trois des quatre manuscrits évoqués par Cavellat peuvent être identifiés. Crick (1989 : 274-275 n° 175) signale qu'une note de possession du ms Paris, BnF, lat. 6230 renvoie possiblement à Galleranus Nicolaus, c'est-à-dire « le fondateur du collège de Quimper [sic pour Cornouaille], où Yves Cavellat, le premier éditeur de l'*HRB*, a travaillé » (c'est nous qui traduisons). Le ms Paris, BnF, lat. 15073 (vers 1500) représenterait le manuscrit personnel de l'abbé de Saint-Victor, selon Reeve et Wright (*Geoffroy de Monmouth*, 2007 : lxii-lxiii). Toujours selon Reeve et Wright, l'autre manuscrit de l'abbaye de Saint-Victor – enregistré dans le catalogue de 1514 (Ouy et Gerz-von Buren, 1983 : 293, item B B B 7) – correspondrait, pour la partie galfridienne, au manuscrit composite Vat. Pal. Lat. 926.

de Loctudy, dans le Finistère. En outre, dans les vers qu'il envoie à Bonescat, Doré lui promet que la lecture de Geoffroy lui apprendra pourquoi « nous sommes appelés bretons ». La propagande bretonne s'illustre dans l'impression, à l'orée du texte, du blason du duché de Bretagne. Porté par deux anges et surmonté par une couronne, l'écusson d'hermine plain précède le premier chapitre de l'*Historia*. Le titre de l'ouvrage est modifié par rapport à celui de la tradition manuscrite afin d'évoquer les deux Bretagnes, petite et grande (*Britannia utriusque regum principum origo*).

L'*Historia regum* est considérée par les protagonistes de l'édition comme un récit digne de foi. Josse Bade ajoute à la fin du texte, position certes discrète pour des annonces programmatiques, une adresse aux lecteurs où il met ironiquement en doute la fiabilité de l'ouvrage. Dans les pièces liminaires initiales, il n'avait pas manifesté cette prudence. Cavellat et ses associés, quant à eux, voient dans Geoffroy un honnête historien. Yves considère que, grâce à l'*Historia*, ce qui autrefois pouvait lui sembler fabuleux s'est finalement révélé être une véritable histoire (*ex illo mihi patuerit historia, quae prius fabula videbatur*). Son élève Doré expose les raisons linguistiques qui montrent que Geoffroy a traduit son ouvrage du breton et s'en prend à un historien de renom, qu'il ne mentionne pas, qui n'aurait pas dit la vérité sur les rois des Bretons Lucius et Arthur.⁹

Dans les décennies qui suivent cette édition – réimprimée une seule autre fois, par le même Bade, en 1517 (Renouard 1908, 2 : 462) – deux adaptations vernaculaires de Geoffroy de Monmouth voient le jour. La première, intitulée *Grandes croniques de Bretagne*, parue à Paris en 1514, a pour but de raconter en quatre livres l'histoire de la Bretagne continentale de ses origines mythiques jusqu'à la mort du duc François II en 1488. Son auteur est Alain Bouchart, homme de loi de la petite noblesse bretonne, qui en cette fin du xv^e et début du xvi^e siècle occupe différents emplois, d'abord à la chancellerie ducale, ensuite auprès du conseil du roi, avant d'être avocat au Parlement. Bouchart s'est attelé à la tâche après avoir remarqué l'absence de « traicté qui ait esté entièrement composé du noble pays de Bretagne, qui jadis fut appelé le royaume d'Armorique » (Bouchart, 1986-1998 : 1, 76). Son projet s'inscrit dans la continuité de l'œuvre, demeurée manuscrite, de Pierre Le Baud. Écrivant dans une période incertaine pour le sort du duché en raison des visées hégémoniques de la France, qui étaient confortées par l'union matrimoniale de la duchesse Anne avec les rois Charles VIII puis Louis XII, Bouchart aspire à proclamer la souveraineté bretonne, ce pourquoi il souligne dans son œuvre l'antériorité du pouvoir des Bretons par rapport aux Francs (Rigoulot 1991 : 45). L'adaptation de Geoffroy constitue une pièce maîtresse de ce projet de propagande, et occupe à elle seule de nombreuses pages des deux premiers livres des *Croniques*. À l'exception de quelques rares chapitres omis, l'*Historia regum Britannie* est ici rendu dans sa quasi-totalité. L'ouvrage de Bouchard jouit d'un certain succès et est republié en 1518, 1531, 1532 et 1541.

L'œuvre de Jean de Bourdigné, dont on sait peu de choses, n'a été publiée en revanche qu'une seule fois en 1529 à Paris et à Angers (Moreau, 1985 : 454 et 532).¹⁰ L'*Hystoire agregative des annalles et cronicques d'Anjou* a été entreprise parce que Jean s'est aperçu, comme il le dit dans le prologue, que « les faitz et gestes des nobles et preux consulz, contes et ducz d'Anjou n'avoient encores par avant ce jour esté elucidez ne descriptz » (Bourdigné, 1529 : f. 1v). Dédié à la mère

9. « Geoffroy semble avoir parlé avec plus de vérité et fidélité au sujet de Lucius, premier chrétien des Bretons, et du roi Arthur qu'un homme de grande renommée dans son *Compendio de Francorum gestis* » (*Qui [Galfridus] verius et fidelius de Lucio primo christiano apud Britannos rege de quo Arturo disseruisse visus est quam quidam vir magni nominis in Compendio de Francorum gestis*). Il s'agit d'une référence à Robert Gaguin. Voir *infra* note 11.

10. L'édition de 1529 est suivie par une deuxième édition – et non pas une réédition – parue en 1530, dans laquelle certains cahiers du livre ont été recomposés.

du roi Louise de Savoie, ici présentée comme duchesse d'Anjou, le texte de Bourdigné retrace l'histoire de l'Anjou depuis les temps postdiluviens jusqu'au monde contemporain. Dans les événements fabuleux qu'il raconte, une place (une quinzaine de pages) est donnée à la partie arthurienne de l'*Historia regum Britannie*, de Vortigern au roi Arthur. L'Anjou était relié à la légende arthurienne depuis que Geoffroy de Monmouth avait affirmé que la région avait été offerte en don par le roi Arthur à Keu le sénéchal après ses campagnes victorieuses en Gaule (Trachsler 2010). Ne se contentant pas de rapporter les rares données de la tradition, Bourdigné invente plusieurs éléments de son cru afin de mieux rattacher sa région à la pseudo-histoire galfridienne (Péron, 2017) et il va jusqu'à évoquer un tournoi pour le mariage du roi auquel participe « le très preux Lancelot du Lac » devenu maintenant « angevin, filz adoptif de la dame du Lac près Beaufort en Anjou » (Bourdigné, 1529 : f. xx r).

Les adaptations de 1514 et 1529 semblent à première vue perpétuer la tradition, admirablement riche au siècle précédent, de traductions de l'*Historia regum Britannie*. Mais cette continuité, comme on l'aura compris, est d'apparence. Ces adaptations récentes poursuivent un autre but qu'au xv^e siècle. À cette époque l'*Historia regum* intéressait en soi, pour les épisodes historiques qu'elle contenait – ainsi chez Wauquelin et les *Croniques des Bretons* – ou en tant que chapitre de l'histoire universelle – dans le *Traictié des Neuf Preux*, la *Bouquechardière*, la rédaction particulière de l'*Histoire ancienne*. Maintenant les adaptations et l'édition de 1508 inscrivent leur projet textuel dans une vision davantage particulariste. Elles participent d'un projet propagandiste national, visant, pour deux d'entre elles, à montrer la précellence de la nation bretonne, à un âge où celle-ci achevait d'être indépendante. Mais, quelle que soit leur finalité, ces textes peuvent être vus comme les derniers spécimens d'adaptations ininterrompues de l'*Historia regum Britannie*. Depuis la traduction de Wace (1155) jusqu'à Bouchard et Bourdigné se sont écoulés presque quatre siècles de translations médiévales de Geoffroy de Monmouth.

Le développement de la critique humaniste

L'émergence d'une critique à l'encontre de Geoffroy de Monmouth se heurtait à de sérieuses difficultés. En premier lieu, le succès universel de son œuvre. En deuxième lieu sa dissémination hors norme. Telle une source d'où partent d'innombrables cours d'eau, l'*Historia* avait été intégrée, résumée, adaptée dans des dizaines d'œuvres, pour certaines contemporaines du texte médiéval. Énorme, son influence était à la fois directe et indirecte. Si certains aspects de l'ouvrage étaient naturellement sujets à caution – ainsi l'invasion de la France par Arthur – les dates et les noms clés de l'ancienne monarchie anglaise, tels qu'ils avaient été transmis par Geoffroy, étaient repris par les chroniques et les histoires. Dans celles qui ont, au XVI^e siècle, une ambition universelle, le nom d'Arthur – et parfois de Merlin – se retrouve encore souvent (Fletcher, 1906). Cette profusion incontrôlable d'écrits rendait difficile d'appréhender que la plupart des matériaux ne remontaient qu'à une seule origine. En réfutant la fondation des douze Pairs par Arthur et sa

soumission des Gaules, un historien averti comme Robert Gaguin s'en prend à Gervais de Tilbury plutôt qu'à Geoffroy lui-même (Gaguin, 1500 : xxvii r).¹¹

Malgré la persistance de la croyance et les difficultés objectives à démêler l'écheveau des traditions, le xv^e siècle voit l'émergence d'une critique solidement argumentée à l'égard de Geoffroy de Monmouth. Les méthodes et les outils forgés par l'humanisme – mouvement qui place l'histoire au cœur de sa pensée du monde – permettent de mettre en doute, pour la première fois de manière radicale, la crédibilité du clerc médiéval. L'adoption du principe méthodologique qui entend privilégier les sources proches par le temps et l'origine géographique des événements narrés joue un rôle crucial dans la réfutation de l'*Historia*.

Deux importantes positions – celles de Flavio Biondo et plus tard de Polydore Virgile – sont à l'origine du scepticisme moderne envers l'*Historia regum Britannie*. Le célèbre historien et archéologue avant la lettre Biondo, à vrai dire, n'émet aucune critique explicite à l'égard de Geoffroy de Monmouth à qui il réserve dans ses *Decades* l'indifférence la plus absolue. Cet ouvrage, écrit dès les années 1440, voulait raconter l'histoire de l'Europe, et particulièrement de l'Italie, à partir du déclin de l'empire romain. Achievé en 1453 avec le titre *Historiarum ab inclinatione romani imperii decades*, il fournissait un récit du sac de Rome par Alaric jusqu'aux années 1440-1441, en élaborant ainsi la première histoire du Moyen Âge jamais écrite. Dans ses premières pages, l'ouvrage retrace en quelques lignes les épisodes qui voient s'affronter Bretons et Saxons en Grande Bretagne (Biondo, 1483¹² : f. b v v et f. c ii b) – des événements pour lesquels Geoffroy de Monmouth offrait, à l'époque médiévale, le canevas le plus utilisé. Or l'humaniste ne suit pas le récit de Geoffroy¹³ et utilise une source alternative, en passant sous silence aussi les épisodes, chronologiquement ultérieurs, de la saga arthurienne.¹⁴

Biondo qui connaissait de nombreuses chroniques médiévales avait lu aussi l'*Historia regum Britannia* dans un manuscrit aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Vaticane.¹⁵ Ce qu'il pensait de l'ouvrage du xii^e siècle, il l'avait écrit noir sur blanc dans une note marginale de ce témoin. Il y affirmait que jamais, dans ses nombreuses lectures, il n'avait trouvé un livre aussi plein de mensonges et de niaiseries, au point qu'elles surpassaient, selon le topos horatien, les rêves des malades et des avinés.¹⁶

11. C'est le texte auquel fait référence Alain Doré dans l'édition de 1508. Au f. ix v Gaguin parle de la christianisation de l'île, un épisode où il suit une version alternative de celle de Geoffroy.

12. La première édition critique des *Decades* est en préparation par Fulvio delle Donne.

13. Buchholz (1881 : 32-33), seule étude d'ampleur sur les sources des *Decades* à l'heure actuelle, n'a pas été en mesure de retrouver l'origine des quelques lignes sur l'histoire anglaise.

14. Il n'est pas facile de comprendre pourquoi Fletcher (1906 : 238) écrit que Biondo, après avoir parlé d'Aurelius Ambroise, évoque le récit alternatif de Geoffroy et en résume le contenu depuis le mariage de Vortigern jusqu'à l'accession au trône d'Arthur. Rien de tel ne se trouve dans les éditions que nous avons consultées. Il se peut que Fletcher ait mélangé ses fiches et ait confondu le traitement de l'histoire bretonne des *Decades* avec celui élaboré par l'allemand Johannes Nauclerus, 1425-1510 (Fletcher, 1906 : 239). Ce dernier évoque la version des événements de Biondo pour ensuite rapporter celle de Geoffroy de Monmouth (Nauclerus, 1516 : II, lxiii v et lxix r-v ; « scribit Blondus ... De hoc tamen Ganfroedus Arcturi Monentensis aliter scribit et sic ... » et « Prout refert Blondus decadis prime libro II ... sed Ganfroedus Arcturi in Chronicis suis longe ab his discordat dicens ... »). Sur le traitement de l'histoire médiévale dans Biondo voir Buchholz, 1881 et Hay, 1959.

15. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 2005 (Italie, xii^e siècle ; numérisé sur le site de la Biblioteca Apostolica Vaticana). Le texte contient l'*Historia regum Britannie* (f. 1r-69r) et l'*Historia Hierosolymitana* de Robert le Moine (f. 69v-120v).

16. « Cum omnia que ubique potui invenire scripta incomparabile labore perlegerim, nihil usquam repperi tot referctum mendatiis levitatibusque, ut que habet libellus iste omnia superent ebriorum aut febrientium somnia ». Le passage est transcrit et commenté par Paolo Pontari (Biondo, 2015 : p. 207).

Le contraste entre le mépris de la note personnelle et le silence de l'ouvrage publié ne doit pas surprendre. S'il n'a pas discuté la crédibilité de Geoffroy dans son passage sur l'Angleterre médiévale, c'est que Biondo ne considérait pas digne de son travail érudit de débattre d'une source considérée comme aussi peu fiable. La méthode critique de l'humaniste italien produit à d'autres reprises ces silences, réservant ce sort à ce qui, dans les traditions, ne mérite pas la discussion¹⁷. Aussi discrète soit-elle, cette omission n'en était pas moins remarquable, d'autant plus que Biondo faisait, dans ce domaine, œuvre de précurseur puisqu'il ne pouvait s'appuyer sur aucun travail antérieur. Pour ceux qui lisaient, aux xv^e et xvi^e siècles, ce passage des *Decades* l'absence de la plus célèbre et répandue des chroniques d'Angleterre était saillante.

Malgré son rôle pionnier, le fondateur de la critique moderne de Geoffroy n'est pas Biondo mais un autre Italien, Polydore Vergile. Né à Urbino, après des études à Padoue, celui-ci entre au service du cardinal Adriano Castellesi (ou Adriano di Castello), collecteur pontifical en Angleterre. Vers 1502, il le suit en Grande Bretagne. Il y travaille en tant qu'agent du cardinal mais il s'emploie aussi à des affaires commerciales et obtient des prébendes ecclésiastiques. Peu après son arrivée outre-Manche, Polydore – que les *Proverbiorum Libellus* (ou *Adagia*) et le *De Inventoribus rerum* ont déjà rendu célèbre – commence à écrire l'*Historia anglica*. Achevée sous une première forme manuscrite en 1513, cette histoire d'Angleterre est imprimée deux décennies plus tard, en 1534.¹⁸

L'ouvrage de Polydore Vergile élabore, dès les pages initiales de l'édition, une critique argumentée de l'*Historia regum Britannie* (Polydore Vergile, 1570 [1534] : 17-19). Au lieu de rapporter, selon la tradition, l'histoire de l'origine troyenne des Bretons, Polydore affirme qu'« on sait peu de choses au sujet des hommes, étrangers ou indigènes, qui ont colonisé pour la première fois la Grande Bretagne » (*Britanniam qui mortales ab initio coluerint, indigenae, an advenae, parum compertum*). L'historien passe en revue les plus anciennes sources disponibles dans l'ordre de composition, d'abord César et Tacite, ensuite Bède et Gildas, des récits où rien n'est dit d'une colonie d'hommes venus d'Ilion. Il arrive enfin à l'opinion de Geoffroy à laquelle il consacre une ample réfutation. Le ton est donné dès les premières lignes. En évoquant une opinion qui rencontre le succès plus auprès du vulgaire que chez les savants, Polydore introduit Geoffroy, de manière peu flatteuse, par la citation de l'historien du xii^e siècle, Guillaume de Newbourgh, condamnant en lui un auteur de fables ridicules (*ridicula de eisdem [i.e. Brittonis] figmenta contexens*) en particulier à propos d'Arthur et de Merlin. Que le troyen Brutus ne soit pas le fondateur de la nation est démontré par le silence des sources classiques au sujet du présumé petit-fils d'Énée (Tite-Live, Denys d'Halicarnasse).

La situation géographique de l'Angleterre – visible des côtes françaises par jour de beau temps – pousse à croire que l'île a toujours été connue par les voisins du continent et a donc été habitée depuis des temps immémoriaux. L'humaniste affirme ensuite que rien n'est plus incertain et inconnu que l'ancienne histoire bretonne à cause de la perte ou de l'absence de documents (*nihil incertius, nihil ignoratius rebus Britannorum a principio gestis*). Ce silence a été la cause pour laquelle certains ont osé produire de longs bavardages et ont fondé une histoire nouvelle (*ac nonnulli ausi sint nimis multa garrere, novamque condere historiam*). Malgré ses critiques sévères à l'adresse de Geoffroy, dont le nom n'est pas cité dans le passage, Polydore décide qu'il est opportun de

17. La manière dont il affirme l'origine germanique des Francs, sans seulement évoquer la traditionnelle origine troyenne, est un exemple ultérieur de cette attitude (Petersohn, 2008 : 93).

18. Le manuscrit va jusqu'à 1513, l'*editio princeps* jusqu'à 1509. Deux éditions revues par l'auteur apparaissent en 1546, et en 1555, cette dernière augmentée par l'inclusion d'un dernier livre sur le règne d'Henri VIII jusqu'à 1537 (Hay, 1952 : 79).

parcourir la vie des anciens rois telle qu'elle est racontée dans cette histoire, qu'il qualifie péjorativement de « nouvelle » (*nova historia*). Il le fait, dit-il, non sans indignation (*non sine stomacho*). C'est à la fois beaucoup et peu dire. Dans la version manuscrite de son texte, où il prend moins de précautions, Polydore affirme que s'il donne un exposé de l'œuvre galfridienne c'est parce qu'il y est obligé en raison de la publication récente d'une édition de l'*Historia* par d'avares imprimeurs parisiens (Hay, 1952 : 187).

Après Brutus, le deuxième grand héros de la saga galfridienne était Arthur. Ici Polydore marchait aussi sur un terrain glissant, le mythe arthurien étant un outil politique de la dynastie régnante. Par prudence, la critique de la version manuscrite, davantage acérée, est mitigée dans la version finale imprimée (Hay, 1952 : 199). Polydore ne nie pas l'existence du roi Arthur. Mais il faut dire qu'il ne concède guère plus. Après une louange faite sur un ton convenu, il est affirmé qu'Arthur est le fils d'Uther. Le reste du passage sert à évoquer, avec le plus grave scepticisme, l'absence de bien fondé à la base de son histoire :

En ce temps, Uther laissa ce monde. Lui succéda Arthur, homme tel que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait restitué aux Bretons la totalité de ce qui était, pour eux, presque complètement perdu. En raison de la force de son corps et de la vertu de son âme, les générations ultérieures ont raconté de lui des gestes semblables à celles que les Italiens chantent sur Roland [...]. En effet, le peuple porte Arthur aux nues par des louanges merveilleuses, en affirmant qu'il a vaincu à la guerre trois chefs saxons, qu'il a réduit en son pouvoir l'Écosse avec les îles voisines, qu'il a écrasé près de Paris les Romains guidés par un certain général Lucius, qu'il a dévasté la Gaule, qu'il a tué en bataille des géants et des hommes valeureux. On dit qu'à la fin celui-ci, vainqueur de tant de batailles, alors qu'il allait mener la guerre contre Rome, a rebroussé chemin à cause de séditions internes, et qu'il a tué son neveu Mordred usurpateur du règne pendant son absence, et qu'il est mort à cause d'une blessure reçue lors de cette bataille. On dit aussi que peu d'années après il a été enterré dans un magnifique sépulcre au monastère de Glastonbury. La postérité pourra comprendre combien Arthur était digne de tous les monuments, lorsque l'on sait que ce monastère n'avait pas encore été fondé en son temps... (Polydore Vergile, 1570 [1534] : 60).

Par ces piques, les flèches de l'humaniste touchaient les deux personnages emblématiques de l'histoire traditionnelle anglaise, l'invincible roi Arthur et le fondateur de la patrie, le troyen Brutus. Le deuxième n'avait jamais existé, c'était certain. Du premier, il était dit que ses exploits étaient dignes des chansons des jongleurs. En démasquant l'anachronisme du tombeau d'Arthur, une vérité jamais mise en doute depuis trois siècles et demi, le traitement du mythe national se terminait sur les graves accents d'un rire sarcastique.

Critiques françaises à l'encontre de Geoffroy

En Angleterre, où la légende arthurienne est associée à la propagande des Tudors, la position de Polydore Vergil suscite l'indignation. Dans les décennies qui suivent la publication de son œuvre, d'assez nombreux hommes de lettres anglais ripostent pour revendiquer l'historicité du roi Arthur, ainsi que la fiabilité archéologique de son tombeau, et pour critiquer parfois dans les termes les plus crus l'Italien papiste qui malmène les antiquités nationales (Carley 1996).

Sans surprise, en France la réception de l'*Historia anglica* ne suscite pas de passion. La légende arthurienne était un mythe étranger, alors que les efforts de l'époque portaient sur l'échafaudage d'une histoire nationale. Tout en constituant un point marginal du débat historiographique, la critique à l'encontre de Geoffroy de Monmouth se fraie, à partir du milieu du siècle, un chemin dans la pensée française. Chez deux auteurs au moins elle joue un rôle somme toute considérable.

Charles Du Moulin écrit en 1561 un *Traicté de l'origine, progres et excellence du royaume & monarchie des François, & couronne de France*, qu'il dédie à la fille d'Henri II, Jeanne, reine de Navarre (Du Moulin, 1561). Dans ce traité aux contenus divers, Du Moulin se donne pour objectif de montrer la précellence de son royaume sur les autres nations européennes. Il révèle ainsi les anciennes origines des Francs, en citant des morceaux d'auteurs classiques sur le peuple des *Franci* mais en reprenant également la tradition légendaire, à cette époque pourtant déjà mise à mal par les érudits. C'est que sa critique, il la réserve aux pseudo-histoires des autres, qu'il s'attache avec savoir et talent à invalider, en particulier celles relatives à la Grande Bretagne. Il affiche d'abord son incrédulité à l'égard d'une succession de rois anglais depuis Brutus jusqu'au présent, une théorie de monarques qui finit par couvrir trois âges du monde et deux mille cinq cents ans. Les preuves de la réfutation ne sont pas données mais Du Moulin, nous dit-il, a déjà « confuté la vanité, & fabulosité desdictes vieilles histoires d'Angleterre », lors d'une interprétation publique d'une loi des Pandectes en 1555 (Du Moulin, 1561 : 12). Des preuves sont en revanche fournies noir sur blanc contre d'autres inventions galfridiennes, celles qui touchent les rois romano-bretons de l'Angleterre à l'époque romaine (Du Moulin, 1561 : 12r-21r). Du Moulin conclut pour ainsi dire le travail de Polydore, qu'il connaît et cite à d'autres reprises (Thireau, 1980 : 200), puisqu'il dénonce la fausseté des épisodes qui se situent entre Brutus et Arthur, ceux précisément qui avaient été épargnés par la critique de l'Italien. Le juriste français s'attaque à l'histoire fabuleuse des empereurs Sévère, Caracalla, Constance et Constantin, tout en prévenant qu'il faudrait s'occuper avec « grand nombre d'autres telz faulsement controuvez mensonges » (Du Moulin, 1561 : 20v). Après avoir décrit la légende telle qu'elle se lit dans l'*Historia*, le Français en montre les éléments invraisemblables et raconte, en même temps, la véritable version. Dans ses réfutations, il suit de préférence les sources chronologiquement proches des événements (« Claudian poète qui vivoit et escrivoit audict temps » ; « Jule Capitolin qui a vescu dudict temps ») et a recours à des matériaux extralittéraires tels que les lois romaines.

Du Moulin conclut à l'absence de sources fiables pour l'Angleterre antique, jugement qui condamne de toute évidence Geoffroy de Monmouth, bien que celui-ci ne soit pas nommé. D'ailleurs, dans la plupart des cas, à une seule exception près, le juriste ne fait pas le nom du Gallois. Il évoque les « vieilles histoires » ou les « escritz » d'Angleterre, ou encore les « fabuleuses histoires ». C'est le signe que la légende, à travers sa diffusion, fait désormais partie d'un savoir tentaculaire, dont il est malaisé de retracer le point d'origine.

Les mots de l'historien sont sans concessions. « C'est chose fabuleuse », écrit-il dès les premières lignes de son passage sur la Grande Bretagne, morceau introduit typographiquement par la manchette « Fables d'Angleterre ». Dans les pages qui suivent on aura affaire à « la vanité, & fabulosité desdictes vieilles histoires d'Angleterre », ou aux écrits « incertains, & la plus part fabuleux & faux, pour le temps plus anciens ». Dans un autre passage, il nous dira que ce qu'il vient de rapporter « c'est chose non seulement fausse, mais ridicule ». Les objets de la réfutation ne sont pas des historiens, mais des « moines » ayant « controuvé » les événements, ou encore des « imposteurs, & compositeurs des fables ». En arrivant aux faits rapportés au sujet du premier empereur chrétien Constantin, Du Moulin ne peut s'empêcher de s'exclamer enfin « voyla un autre gouffre de mengeries ».

L'autre figure importante de la critique française à l'encontre de Geoffroy de Monmouth est François de Belleforest. Auteur, mais surtout traducteur et compilateur, doué d'une fougue de composition peu commune, il inonde l'époque d'un nombre infini d'ouvrages. Fêré d'histoire et pendant quelques temps historiographe du roi, il compose trois œuvres qui, relatant le passé anglais, se confrontent à la légende galfridienne. *L'Histoire universelle du monde* (1570) est une traduction de la compilation de Johannes Böhm (Boemus), *Omnium Gentium Mores, Leges et Ritus*, traité ethnographique sur les peuples d'Europe, Asie, et Afrique paru en 1520. Le polygraphe français ne se contente pas de rendre en vernaculaire le texte latin, mais ajoute plusieurs passages de sa création. L'origine troyenne des Anglais, évoquée par l'auteur allemand, est l'objet d'une réfutation originale (Belleforest, 1570 : 235v-236v). Sont appelés comme témoins Bède, César et Gildas, ainsi que William of Newburgh. Ce sont les mêmes auteurs évoqués par Polydore, et il n'y a pas de quoi s'étonner de cette identité, car le passage constitue pour partie un décalque non avoué d'un morceau de *l'Historia anglica*, nourri par des lectures personnelles et par des observations originelles. Ainsi, le passage de Newburgh sur les fables du roi Arthur et de Merlin inventées par Geoffroy est complété par une énumération d'autres fictions (« & autres telles resveries, qu'il faut mettre au ranc de Perseforest, Lancelot, Amadis, & autres telles narrations indignes d'estre mises au titre de l'histoire », Belleforest, 1570 : 236r), évoquant les succès romanesques de l'époque.

Si Polydore n'est pas cité dans *l'Histoire universelle du monde*, il n'en va pas ainsi dans *La cosmographie universelle* (1575), adaptation augmentée de la *Cosmographia* de Sebastian Münster. Les lieux où se cristallise la critique sont l'origine troyenne de la domination anglaise et le règne arthurien, deux éléments évoqués par le texte latin. Pour Brutus, Belleforest se limite à dire qu'il laissera de côté ces « fables », tout en renvoyant à son ouvrage précédent et à *l'Historia anglica* de Polydore (Belleforest, 1575 : col. 88). Le nom de Geoffroy est cité en revanche plus tard lorsque Münster énumère les premiers rois de l'île, de Lucius jusqu'à Arthur. Ici le Français ajoute que cet Arthur, qui a régné en l'an 501, est l'objet de nombreuses « fables » – le mot revient – « chantées » par les Anglais :

Et sur tous s'y est arresté un certain bourdeur nommé Ganfride Artus auteur de l'histoire angloise, duquel chacun a rejetté les escrits, comme indignes qu'on les lise (Belleforest, 1575 : col. 95).

Jugement tranchant que d'appeler Geoffroy de Monmouth un « bourdeur » dont personne ne respectait les écrits, au point de paraître exagéré d'autant que l'œuvre de Belleforest, à y regarder de près, n'est pas exempte d'emprunts à l'*Historia regum Britannie*. Dans ses *Annales de France* (1579), ouvrage allant de la venue des Francs en Gaule jusqu'aux temps présents, l'historien français raconte de nombreux épisodes du passé médiéval anglais. Il est frappant d'observer que les événements qui commencent avec la colonisation de la Grande Bretagne par les Saxons sont relatés d'après la version du décrié Geoffroy de Monmouth (Belleforest, 1579 : 8v-13v). Belleforest montre ainsi ne pas pouvoir se passer de l'*Historia regum Britannie* bien que, dans ce passage, il fasse attention à ne jamais prononcer le nom du clerc gallois. Il est vrai néanmoins que les critiques à l'égard de la légende ne sont pas totalement absentes car l'historien blâme les inventions des « comptes de la Table Ronde », ainsi que les conquêtes fabuleuses d'Arthur. Mais tout en restituant à Arthur de plus justes dimensions (il n'est jamais passé en France, il n'a pas été le seul seigneur de la Grande Bretagne), Belleforest se préoccupe de ne pas nier l'existence du grand roi (« Et ne veux qu'aucun pense que je face difficulté d'accepter qu'Artus ayt esté, & que ses gestes ne soyent glorieux, grands, & louables », Belleforest, 1579 : 13v).

Conclusions

L'étude de la fortune de Geoffroy de Monmouth dans la France du XVI^e siècle devrait se prolonger avec d'autres œuvres, entre autres l'*Histoire de Bretagne* de Bertrand d'Argentré (1583), défense de l'autonomie du duché qui reprend des portions de l'*Historia regum Britannie*, et avec la réponse à celle-ci par Nicolas Vignier¹⁹. La position ambivalente de Belleforest, avec laquelle nous venons de terminer ce panorama, a néanmoins l'avantage d'apparaître, précisément par son aspect paradoxal, comme un cas représentatif de la réception renaissante de ce classique médio-latin.

Pendant le XVI^e siècle, l'ouvrage pâtit, par rapport à une fortune précédente extraordinaire, d'un succès décroissant. Très souvent traduite au XV^e siècle, l'*Historia* est adaptée et éditée à trois reprises entre 1480 et 1530. Mais il s'agit d'initiatives très particulières, l'œuvre de patriotes bretons et, dans un cas, angevin, qui exploitent à des fins de propagande la légende galfridienne. De plus, après cette date l'ouvrage perd de sa vitalité séculaire. Ces années marquent le point final de quatre siècles d'adaptations françaises de Geoffroy.

L'absence d'engouement se couple avec le début d'une critique inédite, qui s'appuie pour la première fois sur les méthodologies historiographiques des humanistes. Alors qu'auparavant les manifestations de scepticisme envers Geoffroy avaient porté essentiellement sur des éléments ponctuels, le XVI^e siècle développe, à la suite des humanistes italiens tels que Biondo et Polydore, les premières réfutations de Geoffroy.

Mais c'est, au fond, une réfutation inachevée qui caractérise la Renaissance française. Malgré les accusations d'affabulations de plus en plus volontiers lancées à l'encontre du clerc gallois (« un certain bourdeur nommé Ganfride Artus » dit l'auteur des *Annales de France*), les matériaux de son récit ne cessent pour autant d'être diffusés, y compris, de manière à peine dissimulée,

19. Signalons aussi l'insertion de l'ouvrage de Geoffroy dans le recueil *Rerum Britannicarum, id est Angliae, Scotiae, vicinarumque insularum ac regionum scriptores vetustiores ac praecipui*, Heidelbergae, [Hieronymus Commelinus], 1587.

par un historien critique comme Belleforest. En raison d'une fortune hors pair, la légende s'est diffusée dans une myriade de textes, au point de conserver, pour partie, les apparences d'un savoir partagé.

L'idée d'une fondation troyenne des Anglais est certes abandonnée, mais n'en reste pas moins que d'autres éléments de l'édifice de l'*Historia* résistent aux coups portés par la critique. Ainsi, un personnage comme le roi Arthur, largement l'invention de Geoffroy, n'aura pas été finalement mis en discussion par le XVI^e siècle. Pour quelques auteurs qui restent muets sur lui on en compte autant voire plus, y compris dans les rangs des grands érudits, qui évoquent son règne²⁰. Les palinodies de Belleforest sont donc typiques d'une époque qui a arrêté de croire à Geoffroy de Monmouth sans cesser toutefois de croire aux inventions de son récit.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGENTRÉ, Bertrand d' (1583), *L'Histoire de Bretagne*, Paris, J. du Puys.
- ASHER, Roland E. (1969), « Myth, Legend and History in Renaissance France », *Studi francesi*, 39, pp. 409-419.
- BARBIERI, Beatrice (2015), « La Geste des Bretuns en alexandrins (*Harley Brut*). Une traduction de l'*Historia* aux teintes épiques », in *L'"Historia regum Britannie" et les "Bruts" en Europe*, vol. 1, *Traductions, adaptations, réappropriations, XII^e-XVI^e siècle*, éd. H. Tetrel, et G. Veyseyre, Paris, Garnier, pp. 141-155.
- BEAUNE, Colette (1985), *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard.
- BELLEFOREST, François de (1570), *L'histoire universelle du monde*, Paris, G. Mallot.
- (1575), *La cosmographie universelle*, Paris, Michel Sonnius.
- (1579), *Les grandes annales et histoire générale de France*, Paris, G. Buon.
- BIONDO, Flavio (1483), *Historiarum ab inclinatione Romanorum imperii decades*, Venetiis, per Octavianum Scotum.
- (2015), *Oratio coram serenissimo imperatore Frederico et Alphonso Aragonum rege inclito Neapoli in publico conventu habita*, éd. G. Albanese, appendice a cura di P. Pontari, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo.
- BOURDIGNÉ, Jean de (1529), *L'Hystoire agregative des annalles et cronicques d'Anjou*, Angers, Charles de Bougnes et Clément Alexandre ; Paris, Galliot Du Pré et Antoine Couteau.
- BUCHHOLZ, Paul (1881), *Die Quellen der Historiarum Decades des F.B.*, Naumburg, H. Sieling.
- CARLEY, James (1996), « Polydore Vergil and John Leland on King Arthur: the Battle of the Books », in *King Arthur. A Casebook*, éd. E. D. Kennedy, New York ; London, Garland.
- (dir.) (2001), *Glastonbury Abbey and the Arthurian tradition*, Cambridge, D. S. Brewer.
- CERVANTÈS, Miguel de (2001), *Don Quichotte*, sous la dir. de Jean Canavaggio, Paris, Gallimard.
- COUFFON, René (1940), « Le collège de Cornouaille à Paris », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 67, pp. 32-71.
- CRICK, Julia C. (1989), *The Historia regum Britannie of Geoffrey of Monmouth*, t. III, *A Summary Catalogue of the Manuscripts*, Cambridge, Brewer.
- (1991), *The Historia regum Britannie of Geoffrey of Monmouth*, t. IV, *Dissemination and Reception in the Later Middle Ages*, Cambridge, Brewer.
- (1999), « The British Past and the Welsh Future : Gerald of Wales, Geoffrey of Monmouth and Arthur of Britain », *Celtica*, 23, pp. 60-75.

20. Voir par exemple Fauchet (1610 [1579] : f. 81v).

- DAMIAN-GRINT, Peter et LE SAUX, Françoise H. M. (2006), « The Arthur of the Chronicles », in *The Arthur of the French. The Arthurian Legend in Medieval French and Occitan Literature*, éd. G. S. Burgess, Cardiff, University of Wales Press, pp. 93-111
- DE CHANCEL, Béatrice (1987), « Les manuscrits de la Bouquechardière de Jean de Courcy », *Revue d'histoire des textes*, 17, pp. 219-290.
- DU MOULIN, Charles (1561), *Traicté de l'origine, progres et excellence du royaume & monarchie des François, & Couronne de France*, Paris, Nicolas Edoard.
- FARAL, Edmond (1929), *La Légende arthurienne. Études et Documents*, Paris, Honoré Champion, 3 vol.
- FAUCHET, Claude (1610 [1579]), *Recueil des antiquitez gauloises et françoises*, Paris, Jacques du Puys.
- FLETCHER, Robert Huntington (1906), *The Arthurian Material in the Chronicles, especially those of Great Britain and France*, Boston, Ginn & company.
- GAGUIN, Robert (1500), *Compendium Roberti Gaguini super Francorum gestis, ab ipso recognitum et auctum*, Parisiis, Durand Gerlier et Jean Petit.
- GEOFFROY de MONMOUTH (2007), *The History of the Kings of Britain: an Edition and Translation of De gestis Britonum [Historia Regum Britannie]*, éd. M. Reeve et trad. N. Wright, Woodbridge, Boydell Press.
- GIRALDUS CAMBRENSIS (1861-1891), *Opera*, éd. J. S. Brewer, J. F. Dimock et G. F. Warner, London, Longman, 8 vol.
- GUÉNÉE, Bernard (1980), *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier Montaigne.
- HAY, Denys (1959), « Flavio Biondo and the Middle Ages », *Proceedings of the British Academy*, XLV, pp. 97-128.
- HUPPERT, George (1965), « The Trojan Franks and their Critics », *Studies in the Renaissance*, 12, pp. 227-241.
- KEELER, Laura (1946), *Geoffrey of Monmouth and the Late Latin Chronicles. 1300-1500*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- KENDRICK, Thomas D. (1950), *British Antiquity*, London, Methuen & Co.
- LE BAUD, Pierre (2018), *Compillation des cronicques et ystoires des Bretons. Transcription du manuscrit 941 de la Bibliothèque municipale d'Angers*, éd. K. Abélard, Rennes, Presses universitaires de Rennes et Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne.
- MONTORSI, Francesco [sous presse], « L'*Historia regum Britannie* dans la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes*, ou l'art de la compilation médiévale », *Bibliothèque de l'École des Chartes*.
- MOREAU, Brigitte (1985), *Inventaire chronologique des éditions parisiennes du XVI^e siècle. 3, 1521-1530*, Abbeville, F. Paillart.
- NAUCLERUS, Johannes (1516), *Memorabilium omnis aetatis et omnium gentium chronici commentarii*, Tübingen, Thomas Anshelm, Konrad Breuning, Kilian Vessler et Johann Zwifel.
- OUY, Gilbert et GERZ-VON BUREN, Veronika (1983), *Le Catalogue de la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor de Paris de Claude de Grandrue, 1514*, Paris, Éditions du C.N.R.S.
- PÉRON, Goulven (2017), « Le matériau arthurien dans la *Chronique d'Anjou* de Jean de Bourdigné », in *Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien*, éd. C. Ferlampin-Acher, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 235-247.
- PETERSOHN, Jürgen (2008), *Franken im Mittelalter. Identität und Profil im Spiegel von Bewußtsein und Vorstellung*, Ostfildern, J. Thorbecke.
- PUTTER, Ad (2011), « Latin Historiography after Geoffrey of Monmouth », in *The Arthur of Medieval Latin Literature*, éd. S. Echard, Cardiff, University of Wales Press, pp. 85-108.
- RENOUARD, Philippe (1908), *Bibliographie des impressions et des œuvres de Josse Badius Ascensius, imprimeur et humaniste, 1462-1535*, Paris, E. Paul et fils et Guillemin, 3 vol.
- RIGOULOT, Robert B. (1991), « Breton Historiography and the Survival of Geoffroy of Monmouth », *Enarratio. Publications of the Medieval Association of the Midwest*, 1, pp. 41-58.
- SALAMON, Anne (2011), *Écrire les vies des Neuf Preux et des Neuf Preuses à la fin du Moyen Âge. Étude et édition critique partielle du Traité des Neuf Preux et des Neuf Preuses de Sébastien Mamerot (Josué, Alexandre, Arthur; les Neuf Preuses)*, thèse de Paris IV, sous la direction de Gilles Roussineau, 3 vol.

Don Quichotte avant Don Quichotte ?

- TAHKOKALLIO, Jaakko (2015a), « French Chroniclers and the Credibility of Geoffrey of Monmouth's *History of the Kings of Britain*, c. 1150-1225 », in *L'“Historia regum Britannie” et les “Bruts” en Europe*, vol. 1, Traductions, adaptations, réappropriations, XII^e-XVI^e siècle, éd. H. Tetrel, et G. Veysseyre, Paris, Garnier, pp. 53-67.
- (2015b), « Update to the List of Manuscripts of Geoffroy of Monmouth's *Historia Regum Britannie* », *Arthurian literature*, XXXII, pp. 187-203.
- TETREL, Hélène, et VEYSSEYRE, Géraldine (dir.) (2015), *L'“Historia regum Britannie” et les “Bruts” en Europe*, vol. 1, Traductions, adaptations, réappropriations, XII^e-XVI^e siècle, Paris, Garnier.
- et VEYSSEYRE, Géraldine (dir.) (2018), *L'“Historia regum Britannie” et les “Bruts” en Europe*, vol. 2, Production, circulation et réception (XII^e-XVI^e siècle), Paris, Garnier.
- THIREAU, Jean-Louis (1980), *Charles du Moulin : 1500-1566*, Genève, Droz.
- TRACHSLER, Richard (1996), *Clôtures du cycle arthurien, Étude et textes*, Genève, Droz.
- (2010), « L'ancêtre. Récits fondateurs arthuriens », in *L'imaginaire de la parenté dans les romans arthuriens (XII^e-XIV^e siècles)*, éd. M. Aurell et C. Girbea, Turnhout, Brepols, pp. 111-123.
- (2015), « *L'Historia regum Britannie* au XV^e siècle. Les manuscrits New York, Public Library, Spencer 41, et Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 5078 », in *L'“Historia regum Britannie” et les “Bruts” en Europe*, vol. 1, Traductions, adaptations, réappropriations, XII^e-XVI^e siècle, éd. H. Tetrel et G. Veysseyre, Paris, Garnier, pp. 193-208.
- VERGILE, Polydore (1950), *Anglica Historia. AD. 1485-1537*, éd. D. Hay, London, the Royal historical society.
- (1570 [1534]), *Anglicae historiae libri vigintiseptem*, Basileae, apud Thomam Guarinum.
- VEYSSEYRE, Géraldine (2003), *Translator Geoffroy de Monmouth. Trois traductions en prose française de l'Historia regum Britannie. XIII^e-XV^e siècles*, thèse de Paris IV, sous la direction de Gilles Roussineau, 5 vol.
- VISSER-FUCHS, Livia (2001), « “Pour recréer les esperitz” : de handschriften en lezerskring van “Recueil des chroniques d'Angleterre” van Jean de Wavrin », *Handelingen van de Koninklijke Kring voor Oudheidkunde, Letteren en Kunst van Mechelen*, vol. 150, pp. 59-80.
- WAVRIN, Jean de (1864-1891), *A Collection of the Chronicles and Ancient Histories of Great Britain, now called England*, ed. E. Hardy, London, Longman, Green, Longman, Roberts and Green, 3 vol.
- WILLIAM OF NEWBURGH (1988), *Historia Rerum Anglicarum*, éd. par P. G. Walsh et M. J. Kennedy, Warminster, Aris and Phillips.

RÉSUMÉ

Le xvi^e siècle a-t-il cru au roi Arthur ? Il est possible de répondre à cette question en abordant la réception du texte qui est au fondement de la légende arthurienne, l'*Historia regum Britannie* de Geoffroy de Monmouth, ouvrage pseudo-historique tenu pourtant en haute estime pendant le Moyen Âge. Nous étudions la transmission textuelle de cette œuvre, ses adaptations, ainsi que les emplois qui en ont été faits. Est esquissé ainsi un panorama qui révèle d'abord les épisodes de continuité dans la fortune de l'ouvrage et ensuite les critiques, en particulier humanistes, qui ont œuvré en France et en Europe pour contester la tradition de pseudo-historicité du texte. Tout en touchant des figures d'humanistes italiens, l'analyse se focalise sur le contexte français, en particulier entre l'an 1508, *editio princeps* de l'*Historia regum Britannie*, et 1579, parution des *Annales de France* par François de Belleforest.

MOTS-CLÉS : Geoffroy de Monmouth ; réception ; xvi^e siècle , Renaissance ; légende arthurienne ; historiographie ; humanisme ; Yves Cavellat ; Alain Bouchart ; Jean Bourdigné ; Flavio Biondo ; Polydore Vergile ; Charles Du Moulin ; François de Belleforest.

ABSTRACT

Did the 16th century believe in king Arthur's existence? This question can be answered through an analysis of the reception of the *Historia regum Britannie* of Geoffrey of Monmouth, the text which laid the basis of the Arthurian legend and which, despite its pseudo-historical content, was held in high regard during the whole Middle Ages. In this paper, we aim to study the transmission of this work, its adaptations and the different ways it was received in the 16th century. We provide an historical panorama which shows both the continuity of the *Historia's* readings in the Renaissance and the critical attacks, by humanists in particular, which tried to break the belief in this pseudo-historical book. While addressing two important figures of Italian humanists, the analysis focuses on the French context, between 1508, *editio princeps* of Geoffrey of Monmouth, and 1579, publication of François de Belleforest's *Annales de France*.

KEY WORDS : Geoffrey of Monmouth ; reception ; 16th century ; Renaissance ; arthurian legend ; historiography ; humanism ; Yves Cavellat ; Alain Bouchart ; Jean Bourdigné ; Flavio Biondo, Polydore Vergile ; Charles Du Moulin ; François de Belleforest.

Reçu: 15/1/2019 Accepté: 2/3/2019
